

Chronique d'une révolution confisquée. *J'ai voulu tuer Mário Soares* de Régis Sénécal (2023)¹

José Domingues de Almeida*

Université de Porto, Faculté des Lettres, Institut de Littérature Comparée / APEF

Résumé: Cet article entend proposer une lecture critique du roman *J'ai voulu tuer Mário Soares* de Régis Sénécal, un récit que l'on pourrait légitimement classer dans le sous-genre littéraire de la « fiction politique » puisqu'il travaille, par le biais de la fable, les thèmes du pouvoir, de la politique, des idéologies et des conflits en frôlant le thriller politique. En effet, on y retrouve les ressorts thématiques habituels : les manipulations politiques, les conflits idéologiques, la question révolutionnaire et son exploitation utopique ou dystopique, le tout autour des rebondissements immédiats de la Révolution des Oeillets.

Mots-clés: Régis Sénécal, 25 avril, Révolution des Oeillets, thriller politique

Abstract: This article aims to offer a critical analysis of Régis Sénécal's novel *J'ai voulu tuer Mário Soares*, a work that could legitimately be classified within the literary subgenre of 'political fiction', as it explores, through the medium of fable, the themes of power, politics, ideologies and conflict, whilst verging on the political thriller. Indeed, it features the usual thematic elements: political manipulation, ideological conflicts, the revolutionary question and its utopian or dystopian exploitation, all set against the immediate aftermath of the Carnation Revolution.

Keywords: Régis Sénécal, 25th of April, Carnation Revolution, political thriller

Les commémorations du cinquantenaire de la Révolution des Œillets ne sont pas uniquement l'occasion de dresser un bilan sociopolitique sur les avancées démocratiques et sociétales engendrées par cette importante balise de l'histoire portugaise et occidentale contemporaine, mais également de faire le point sur une production fictionnelle et artistique qui, à partir de l'étranger, entend porter un regard tantôt critique, tantôt nostalgique sur une époque fascinante, optimiste et engagée qui va de la préparation du coup d'État militaire par les jeunes capitaines d'avril jusqu'à la quasi normalisation des mécanismes démocratiques et institutionnels, laquelle adviendra avec l'éviction de la menace totalitaire gauchiste et l'extinction constitutionnelle du Conseil de la Révolution comme prélude à l'adhésion du Portugal à la Communauté Économique Européenne d'alors.

Dans le cadre de l'approche historique, force est d'évoquer la profonde et continue étude documentée d'Yves Léonard, en véritable spécialiste de l'histoire salazariste et contemporaine du Portugal pour qui les tenants et aboutissants de la Révolution des Œillets de 1974, son prélude, son processus et ses conséquences sur la contemporanéité portugaise n'ont plus de secret. Citons *Histoire du Portugal contemporain* (2016), *Salazar, o Estado Novo e os Média* (2017) avec José Luis Garcia et Tânia Alves, et *Histoire du Portugal* (2019) avec Albert-Alain Bourdon, *Sous les Œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal* (2023). Plus récemment, Léonard a publié *Histoire de la nation portugaise* (2022).

Dans une approche fictionnelle de l'évocation de la Révolution d'Avril, des noms plus ou moins connus reviennent à l'esprit, parmi eux celui du Franco-Belge Conrad Detrez, à l'époque du PREC (Processus Révolutionnaire en Marche), reporter à Lisbonne pour la RTB, où il a écrit son premier roman, Dominique de Roux ou encore Antoine Volodine, À cela s'ajoutent les apports d'autres supports artistiques et médiatiques, dont la bande dessinée. On pourrait également évoquer l'ouverture d'archives et autres documents diplomatiques de certaines ambassades sur leur suivi des événements révolutionnaires portugais, lesquels mettent en lumière une lecture particulière de ces deux années intenses d'avril 1974 à novembre 1975, où se mêlent les espoirs, mais aussi les craintes d'une forte déstabilisation politique et idéologique d'un pays, qui plus est, membre fondateur de l'OTAN, et toute dernière puissance coloniale européenne. Les enjeux sont en effet de taille qui dépassent largement la sphère portugaise. Raison pour laquelle on lira avec intérêt la contribution (2023) de l'historien suisse Reto Monico (2023) dans *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça* (1974-1976), mais aussi ceux de la diplomatie française à Lisbonne, repris dans une exposition² qui éclaire sur la conscience informée et documentée de l'ambassadeur français à propos du coup d'État qui se préparait, de la publication et traduction fracassantes de l'essai programmatique *Le Portugal et son avenir* d'António de Spínola (1974),³ aux mouvements de la junte militaire à l'aurore du 25 avril 1974, en passant par les tractations et rencontres secrètes des capitaines

qui devaient assumer la responsabilité et le risque du soulèvement militaire contre le régime dictatorial en place de Marcelo Caetano, en faveur d'une décolonisation des territoires africains et de l'institution d'un régime constitutionnel libéral et démocratique, dont l'acceptation n'était pas unanime entre les militaires rebelles, loin s'en faut !

Toutefois, un roman aurait passé inaperçu chez nous, n'était-ce une initiative commémorative,⁴ puisque son auteur a signalé lui-même la parution de son ouvrage, et sa traduction en portugais. Il s'agit de Régis Sénécal (2023, 2024), comédien et metteur en scène, qui a dirigé pendant vingt-quatre ans, près de Rouen, une scène conventionnée d'intérêt national pour la chanson. Il est, par ailleurs, l'auteur de pièces de théâtre, et a également (co)écrit des ouvrages sur l'histoire locale. Remarquons que son éditeur, Les Éditions Douro, dirigées essentiellement par des luso-descendants à partir de Chaumont, publie uniquement des textes à compte d'auteur. C'est précisément le cas du roman qui nous occupe ici, lequel revient sur le déroulement des événements révolutionnaires à partir de la focalisation d'un personnage en particulier, au nom on ne peut plus emblématique, Maria Portugal.

L'auteur s'est longuement entretenu sur les aspects historiques et le contexte génétique de cet ouvrage. Il y met en avant le caractère biographique du récit que l'on pourrait classer dans le sous-genre de la « fiction politique » puisqu'il travaille, par le biais de la fable, les thèmes du pouvoir, de la politique, des idéologies et des conflits en frôlant le thriller politique. En effet, on y retrouve les ressorts thématiques habituels : les manipulations politiques, les conflits idéologiques, la question révolutionnaire et son exploitation utopique ou dystopique. En somme, la fiction historique dialogue et interagit intimement avec une pensée idéologique, mais surtout, dans ce cas précis, elle s'inspire de la complexité et imprévisibilité du processus transitoire portugais en cours, une sous-discipline des sciences politiques qui devait se développer à partir de plusieurs épisodes révolutionnaires (O'Donnell et Schmitter 1986).

Selon Régis Sénécal, l'écriture du roman *J'ai voulu tuer Mário Soares* a pour point de départ la découverte d'un carnet de l'époque, tenu par Maria :

Le carnet que m'avait confié Maria a constitué la source d'inspiration pour écrire ce roman. Les éléments biographiques comportant de nombreuses anecdotes m'ont permis de construire le personnage, de le « cadrer » dans le début du récit. Puis, alors que j'avais dans l'écriture, j'en ai inventé beaucoup d'autres. Me sont également revenus, dans le processus d'écriture, des discussions, des récits oraux de Maria. Des personnes très proches d'elle ont pensé que tout ce que je raconte s'est réellement passé tel que je le narre. Pourtant, dans son carnet, elle évoque assez brièvement ce temps intense qu'elle vit aux côtés de Manuel Serra. Il y avait chez elle une souffrance à évoquer cette période, souffrance en raison de ce qu'elle l'avait vécu comme un échec politique, mais aussi

souffrance par rapport à Manuel, dont je suis persuadé qu'elle était amoureuse, et dont elle ne supportait pas qu'il fût oublié de l'histoire.⁵

Il devient dès lors clair que le récit se veut une fiction romanesque sur fond biographique et historique coïncidant précisément avec la Révolution des Œillets dans son déroulement, sa « chronique ». Revenons sur la matière diégétique du roman. Le récit s'ouvre sur une mise en perspective de l'existence coincée de Maria quelque temps avant l'éclatement des événements révolutionnaires dont elle était loin d'imaginer qu'elle en deviendrait une actrice secondaire, qui plus est « engagée », dans l'acception politique forte de l'époque. D'autant plus que, triste constat : « [...] le Portugal végète dans une sorte de coma économique et social » (Sénécal 2023 : 35).

Nous l'a trouvons dans la maison parentale d'Aveiro (*idem* : 7), alors qu'elle se sent déboussolée, bloquée, sans issue, à l'instar du pays qu'elle finit par métaphoriser, elle qui avait participé à la « mocidade portuguesa » de la dictature (*idem* : 10), elle qui s'était entretemps rapprochée de la mouvance de la théologie de la libération sud-américaine (cf. Gutierrez 1972 ; Boff 1985) : « Elle avait reçu une révélation lorsqu'un évêque brésilien de ses amis, théologien de la libération, l'avait décidée à lire l'évangile [...] » (*idem* : 9), alors que l'Église portugaise institutionnelle s'affiche comme « [...] alliée du pouvoir fasciste » (*ibidem*).

Influencée par ses lectures et voyages parisiens, imbuée d'un catholicisme de gauche et non-conformiste, Maria s'engage auprès des prostituées des mauvais quartiers de Lisbonne, rêve d'un séjour en Algérie, dont on sait le rôle révolutionnaire dans les années 1960 et 1970, avant de projeter un déplacement à Paris le 23 avril 1974 dans le mythique Sud Express qui a relié Lisbonne et Porto à Paris via Irún jusqu'en 2019, et que le 25 avril 1974 devait rendre légendaire.

Avant d'embarquer pour Paris, le 22 avril 1974, Maria a un rendez-vous avec Marcelino, une ancienne passion qui a refait sa vie, et dont le fils, Lúcio, accomplit un service militaire qui devrait le vouer à l'enrôlement dans la guerre coloniale. Comme beaucoup d'autres jeunes hommes de son âge, il entend désertier, et le départ de Maria est une occasion à ne pas rater. Celle, justement, pour le narrateur de rappeler le terrible contexte des différents fronts de guerre africains dans lesquels la dictature a sacrifié toute une jeunesse portugaise : « Il effectue actuellement son service militaire. Il vient de passer plusieurs mois au Mozambique où tu le sais notre pays mène une guerre coloniale d'un autre temps [...]. Il va désertier et souhaite se réfugier en France » (*idem* : 29-30), et d'évoquer la clandestinité à laquelle les groupuscules gauchistes étaient astreints. On consultera avec profit les notes des renseignements du régime sur la réalité et la dimension de ce phénomène, ainsi que la structure d'accueil, notamment le fameux « comité de soutien aux déserteurs portugais »⁶ qui inquiète les autorités portugaises de l'époque.

S'ensuit la chronique enchevêtrée du destin de Maria Portugal avec le déroulement des événements révolutionnaires, subtilement ponctués par les étapes et les codes secrets ou mots de passe des opérations programmées par les capitaines insurgés : « Quelque part un télégramme vient d'être envoyé de Lisbonne vers les Açores : "Tante Aurore partira le 25 à 3 heures du matin pour les USA - signé, cousin Antonio" » (*idem* : 36). Alors que Maria traverse une Lisbonne anesthésiée, avant de prendre son train pour Paris, des militaires s'apprêtent à quitter nuitamment leur quartier pour gagner le centre du pouvoir. L'« opération virage historique » (*idem* : 41) est en cours et « les capitaines retiennent leur souffle, la tension est à son comble » (*idem* : 43) en attendant le signal convenu.

D'ailleurs, « [...] à 22 heures 55, sur la radio des Émetteurs Associés, on peut entendre la chanson « E depois do adeus », interprétée cette année-là par Paulo de Carvalho au Grand Prix Eurovision de la chanson de Brighton, qui marque le début des légendaires ABBA, dont l'auteur traduit une strophe. Ensuite, « [...] le journaliste Carlos Albino assure la programmation de l'émission Limite. Il sort un disque de sa pochette et à minuit vingt minutes et dix-neuf secondes retentit la chanson a cappella de Zeca Afonso, interdite par la dictature salazariste, Grândola Vila Morena » (*idem* : 43-44), que le narrateur traduit en français dans son entièreté. Rappelons que cet hymne révolutionnaire avait été enregistré au château d'Hérouville dans le Vexin lors de l'exil français du chanteur engagé.⁷ Alors que Maria Portugal est en chemin vers Paris, et « pendant que le peuple portugais dort profondément, les forces de l'insurrection menée par une poignée d'hommes déterminés et audacieux s'apprêtent à abattre quarante-huit ans de régime fasciste » (*idem* : 45). Au même moment que le capitaine Salgueiro Maia « se lance [à partir de Santarém] dans la traversée de Lisbonne » (*idem* : 47), Maria traverse le territoire français. L'arrivée à 11 heures à la gare d'Austerlitz permet au narrateur une parenthèse réflexive dont son roman est scandé, cette fois sur la récente précarité des conditions d'accueil des immigrants portugais autour de Paris, notamment à Champigny-sur-Marne : « Pour certains, le bout du quai ouvre sur l'inconnu d'une nouvelle vie. Paris, la ville mirage, absorbe et digère ses générations de migrants » (*idem* : 49), et ce après le démantèlement du « plus grand bidonville de France, deux ans auparavant » (*ibidem*).

Ironie du sort : lassée de l'apathie sociopolitique portugaise, Maria arrive à Paris alors même que Sophia de Mello Breyner Andresen s'apprête à célébrer et immortaliser l'aube que le pays attendait, et que tout bouge dans son pays.⁸ Luisa, qui l'accueille sur le quai n'en revient pas : « - Mais que fais-tu ici ! Ce n'est pas croyable ! Tu fuis la révolution ! - Je fuis quoi ? - La révolution, je te dis ! » (*idem* : 50). L'excitation est à son comble et les événements se précipitent : retours d'exil légendaires de Mário Soares à la gare Santa Apolónia, et d'Álvaro Cunhal de Moscou, 1er mai festif et fraternel, ambiance euphorique dans les rues, manifestations de joie et revendications politiques (*idem* : 51-54).

Maria décide de retourner dans un pays qu'elle a du mal à reconnaître tellement il a agréablement changé : « C'est incroyable comme une dictature peut pétrifier les corps. Les contraindre à une raideur artificielle, les anéantir. Pour la première fois depuis longtemps elle ne sent plus cette boule au ventre lorsqu'elle passe le poste de police. Pourtant ce sont les mêmes qui contrôlent » (*idem* : 55). L'austérité de la ville a donné lieu à une inventivité graphique inouïe : « [...] elle n'en finit pas de humer cet air de liberté qu'elle n'avait jamais rencontré ici. Tous ces murs remplis de slogans, d'affiches, et cette joie qu'elle perçoit » (*idem* : 61).

Commence pour elle un engagement politique à gauche à la faveur des retrouvailles avec un ami exilé, rentré lui aussi, et qui n'est autre que le militant socialiste Manuel Serra, dont le parcours ressemble assez fort à celui de Maria : transition du catholicisme social vers la militance gauchiste. Rappelons que Manuel Serra est un résistant antifasciste. Il s'était signalé pour des soulèvements armés contre le régime, notamment la tentative de coup d'État de Beja en 1962. Son incarcération est évoquée dans le roman : « J'y [en prison] ai appris et reçu beaucoup aussi. Il y avait de la solidarité entre prisonniers politiques. Et puis ce qui se passe aujourd'hui dans le pays, ça me donne une énergie incroyable. Je sens qu'on va réussir à changer le Monde » (*idem* : 73).

Ces retrouvailles marquent le tournant de la fiction historique. En effet, Maria devient l'alliée de Serra contre la tendance à la droitisation du discours de Mário Soares et ses accommodements avec les États-Unis et l'Église catholique. Les deux s'accordent sur le besoin de radicaliser la lutte alors que la ligne soariste du parti socialiste fait montre de compromission. Maria devient la voix de la mouvance la plus intransigeante des promesses révolutionnaires, et affiche sa méfiance à l'égard de la ligne officielle du PS : « La révolution ne se fera pas avec ceux-là, c'est le peuple qui la fera » (*idem* : 73). La détestation envers Soares vient de là : « Nous le savions que la CIA était dans le coup, mais Mário Soares également. Il voulait le retour de Spínola. Nous devrions l'arrêter lui aussi » (*idem* : 132).

Désormais, Mário Soares incarne pour Maria Portugal la trahison des idéaux de la Révolution des Œillets. Il devient une cible à abattre, l'ennemi numéro un, le traître. Son catholicisme de jeunesse en prend un fameux coup :

Pardonnez-moi aussi la haine qui parfois monte en moi comme celle que j'ai envers le dirigeant socialiste. Mais je crois que c'est un fourbe, qu'il est Judas. Il semble être aux côtés du peuple, mais en vérité il veut lui confisquer la révolution. À certains moments l'envie de meurtre m'envahit. Je le sais, il est écrit « tu ne tueras point », mais l'idée de tuer Mário Soares surgit souvent en moi. (*idem* : 140)

D'autant plus que la radicalité révolutionnaire est désavouée dans les urnes avec la victoire du PS (*idem* : 151). Pour Maria, comme pour les groupuscules d'extrême-

gauche, il s'agit plutôt d'« [...] imaginer une nouvelle forme de socialisme, une souveraineté populaire qui s'invente chaque jour » (*idem* : 191).

Dans le but d'exécuter cet acte irrépressible, le récit prend un tour burlesque avec le déguisement en novice de notre militante gauchiste afin de dévoiler les tractations secrètes entre Soares et la CIA par l'entremise de l'archevêché de Braga, ce qui attise davantage son envie de « tuer Mário Soares », et fait porter sur le prélat conservateur de Braga un regard péjoratif. Il est présenté comme présomptueux, attaché au luxe et au confort. La célébration de ses offices s'avère « mécanique » (*idem* : 169). Il incarne la contre-révolution conservatrice, catholique et nordique (*idem* : 176).

Dans un chapitre ironiquement intitulé « Le prélat, Mário et l'oncle Sam », à partir de sa cachette, Maria est le témoin de la trame qui se prépare qui, selon elle, entend confisquer l'élan révolutionnaire. En effet, les trois hommes (Dom Francisco, Mário Soares et Frank Carlucci) ourdissent un plan d'action contre-révolutionnaire :

Maria, enfermée dans son placard, sent monter en elle une sourde colère. Elle assiste en direct à une trahison historique, la CIA, l'Église et le chef du Parti Socialiste réunis pour tuer la révolution. Cela dépasse tout ce qu'elle avait pu imaginer de la perfidie de Soares. Elle ne l'aimait pas, mais la félonie du personnage fait surgir en elle un sentiment de rage et de haine. Dans une poche de son pantalon, elle tâte l'objet métallique qu'elle a placé par précaution, pour se rassurer. Elle porte le revolver que lui avait confié Manuel lorsqu'elle se retrouvait seule à garder le local du FSP. Il est chargé. Une folle intention l'envahit, elle qui n'a jamais utilisé d'arme. Elle prend le pistolet dans une main, le pointe en direction du dirigeant socialiste. Elle ne tremble pas, aucune émotion ne la traverse (*idem* : 186-187).

Dans l'entretien qu'il nous a accordé, Régis Sénécal révèle que :

J'ai ainsi imaginé tous les dialogues et la plupart des situations qu'ils vivent ensemble, en recoupant ce qu'elle dit à des moments du déroulement historique. Mais il y a un passage essentiel de ce qu'elle raconte qui constitue la trame de mon récit, de son intrigue : la connaissance physique qu'elle a eu de la signature d'un document entre Mário Soares et la CIA, dans les locaux de l'archevêché de Braga, en présence de l'archevêque, et dont le nom de code était « Pour lancer la sécurité sociale dans le pays ». Il s'agissait en fait de donner à Mário Soares les moyens logistiques et financiers de normaliser la situation dans le pays.⁹

Maria finira par ne pas exécuter son plan, et le reste du récit rend compte de la déception de toute une génération devant une révolution confisquée et détournée. En quelque sorte, on peut dire que l'auteur-narrateur s'identifie à ce désabusement,

lui qui nous confiait que « Le courant politique créé par Manuel Serra a été un élément porteur de ces formes d'auto-gestion. C'est la dernière fois qu'un peuple en Europe et très certainement dans le Monde, tente de réaliser cette utopie révolutionnaire. En cela ce qui s'est passé après le 25 Avril est exemplaire et fascinant ».¹⁰

En conclusion, force est de reconnaître que nous n'avons pas affaire ici à un roman qui fera date. Publié à compte d'auteur, entaché de coquilles et d'imprécisions, il n'en contient pas moins des détails cocasses sur le 25 avril, qu'il réverbère à sa façon. Notons aussi un souci d'ancrage dans, et de documentation sur la réalité portugaise, ses us et coutumes. Il est en tous cas le fruit d'un passionné du Portugal d'avril et d'après, indépendamment des mutations et reniements de la gauche politique ici comme ailleurs. D'ailleurs, de son aveu même : « Je le place comme un des premiers pays où il fait bon vivre en Europe. Je le vois comme un pays dynamique culturellement et économiquement, un pilier de l'Europe ». Plus besoin donc de vouloir tirer sur qui que ce soit !

Notes

* José Domingues de Almeida est Professeur des Universités à la Faculté des Lettres de l'Université de Porto. Il est docteur en littérature française contemporaine. Ses domaines de recherche sont la littérature française contemporaine, les études francophones et la culture et pensée françaises contemporaines. Il se penche récemment sur les questions théoriques et critiques soulevées par les littératures post-migratoires, les récits post-mémoriels et les représentations de l'Europe avec une centaine d'études critiques publiées. Il est chercheur à l'Instituto de Literatura Comparada Margarida Losa dont il coordonne la ligne Inter-Transculturalités, et directeur de la revue électronique *Intercâmbio*. Il est, par ailleurs, président de l'Association Portugaise d'Études Françaises. Il intègre également le réseau de chercheurs LEA! (Lire en Europe Aujourd'hui).

¹ Cet article a été développé dans le cadre de l'Institut de Littérature Comparée, Unité R&D financée par des fonds nationaux de la FCT - Fondation pour la Science et la Technologie (UID/00500/2025).

² Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/pt/>

³ Il fait suite à l'essai de Mário Soares, *Le Portugal bâillonné* (1972).

⁴ Forum annuel de l'Association Portugaise d'Études Françaises de 2024, à Santarém.

⁵ Entretien écrit avec l'auteur.

⁶ Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/>

⁷ Disponible sur <https://regards-francais-25-avril.org/>

⁸ On lira avec intérêt les quatre télégrammes que l'ambassadeur français à Lisbonne, Bernard Durand, envoie à Paris pour faire part des mouvements rebelles et des opérations en cours. Cf. <https://regards-francais-25-avril.org/pt/> Le journal *Le Monde* titre « Une junte militaire s'empare du pouvoir au Portugal » (26/04/1974), *Le Figaro*, quant à lui, le même jour, « L'armée intervient à Lisbonne », alors que *Libération* le 29 avril 1974 titre « Portugal. Un cri : Liberdade ! ».

⁹ Entretien écrit avec l'auteur.

¹⁰ Entretien écrit avec l'auteur.

¹¹ Entretien écrit avec l'auteur.

Bibliographie

Boff, Leonardo (1985), *Église, charisme et pouvoir, la théologie de la libération*, Paris, Lieu commun.

Bourdon, Albert Alain ; Léonard, Yves (2019), *Histoire du Portugal*, Paris, Chandeigne.

Garcia, José Luís ; Alves, Tânia et Léonard, Yves (2017), *Salazar, o Estado Novo e os Média*, Lisboa, Ed. 70.

Gutiérrez, Gustavo (1972), *Essai pour une théologie de la libération*, Profac, Paris.

Léonard, Yves (2016), *Histoire du Portugal contemporain*, Paris, Chandeigne.

-- (2022), *Histoire de la nation portugaise*, Paris, Tallandier.

-- (2023), *Sous les œillets, la révolution : le 25 avril au Portugal*, Paris, Chandeigne.

Monico, Reto, (2023), *O 25 de Abril. Relatórios secretos da embaixada da Suíça (1974-1976)*, Lisboa, Âncora Editora.

O' Donnell, Guillermo A. et Schmitter, Philippe (1986), *Transitions from Authoritarian Rule: Tentative conclusions about uncertain democracies*, Baltimore / London, Johns Hopkins University Press.

Sénécal, Régis (2023), *J'ai voulu tuer Mário Soares*, Paris, Éditions Douro.

-- (2024), *Quis matar Mário Soares*, Paris, Éditions Douro.

José Domingues de Almeida

Soares, Mário (1972), *Le Portugal Baillonné*, Paris, Calmann-Lévy.

Spínola, de António (1974), *Le Portugal et son avenir*, Paris, Flammarion.

Sitographie :

<https://regards-francais-25-avril.org/pt/> [disponible le 11/08/2025]